
SERMON XII.

LE LUXE CHEZ LES FEMMES.

SERMON SUR 1 Tim. II, 9. 10.

Que les femmes soient vêtues d'une manière honnête ; qu'elles se parent avec pudeur et modestie, sans frisure, sans or, sans perles et sans habits somptueux. Que leur parure consiste en bonnes œuvres, comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu.

MES Frères, Les discours que vous adressent les ministres du Seigneur, doivent sans doute avoir pour objet principal ces grands devoirs évangéliques, la foi, l'humilité, la charité, ga-

rans de l'observation de tous les autres, fondement de toutes les vertus, qui s'appliquent aux hommes de tous les états, de tous les âges, et conviennent à toutes les situations de la vie. Ce sont ces nobles sujets qui donnent à l'orateur chrétien la force, l'élévation, l'autorité, enflamment son éloquence, et font sur les âmes de vives et profondes impressions. Il n'est pas inutile, cependant, de rappeler quelquefois certains devoirs particuliers dont l'omission peut être fatale, surtout lorsque les mœurs tendent à s'en éloigner, lorsqu'on les néglige et qu'on les oublie.

Tel est le devoir que nous avons prêché dans un précédent discours, et qui doit nous occuper encore aujourd'hui. Entrant dans plus de détails, nous vous entreprendrons du luxe des vêtemens. Ce sujet regarde plus particulièrement les personnes du sexe; mais il nous intéresse tous sous quelque rapport; il n'est étranger à aucun de nous.

Ecoutez-nous donc, M. C. F., avec un cœur bien disposé; et Dieu veuille accompagner mes paroles de l'onction de sa grâce. Amen.

Vous le comprenez, M. F., il faut saisir l'esprit de cette exhortation et non pas en presser les mots. Ce n'est point une morale austère que

veut ici nous prêcher l'Apôtre. On peut remarquer dans ses paroles une condescendance pleine de douceur; je dis plus, une grâce particulière, analogue au caractère, au génie des personnes auxquelles il s'adresse.

Que les femmes soient vêtues d'une manière honnête, c'est-à-dire, convenable à leur âge, à leur fortune, à leur état. Il ne leur défend point le soin de leur extérieur, l'arrangement, la propreté, ce désir même de plaire qui semble entrer dans leur constitution morale, et tient peut-être à leur destination. Mais il veut donner à ce désir une direction plus noble, plus vraie, et ne leur interdit des ornemens frivoles, dangereux, que pour leur en indiquer de plus réels et de plus touchans. Qu'elles se parent, comme il convient à des femmes qui font profession de servir Dieu. Par ce peu de mots, il les rappelle à la grandeur, à la beauté de leur vocation.

Qu'elles se parent comme il convient..... C'est-à-dire, 1.° avec pudeur; 2.° avec modestie; 3.° enfin, que leur parure soit principalement intérieure et consiste surtout en vertu: qu'elles soient parées de bonnes œuvres.

Femmes chrétiennes, ne craignez donc point de nous entendre sur ce sujet, comme si nous venions vous adresser des paroles sévères. A

l'exemple de l'Apôtre, nous ne voulons que votre bonheur. Loin de vous ôter aucune de vos prérogatives, nous venons vous enseigner le moyen de donner à votre sexe tout l'attrait, toute la dignité dont il est susceptible.

I. *Que les femmes soient vêtues avec pudeur.* Voilà la première règle, celle qu'il seroit le plus choquant, le plus odieux de voir transgresser.

Le vêtement d'une femme en effet, comme sa physionomie, est l'emblème, l'image de son âme; son caractère, ses penchans, ses habitudes s'y peignent à son insçu; la pureté, l'ordre, la modestie, la simplicité, la solidité des goûts ou les défauts opposés, voilà ce qu'il annonce ou ce qu'il trahit. Aussi du premier regard, même involontairement, on reçoit une impression favorable ou contraire; on porte sur elle un jugement.

D'après cette vérité, vous comprenez à quel excès il seroit révoltant que la pudeur ne réglât pas l'extérieur des personnes du sexe! Cette pudeur, le premier de leurs charmes, celui sans lequel elles ne sauroient faire aucune impression sur le cœur, et que cherchent en elles encore les hommes les plus dépravés; cette pudeur qui fait leur gloire, dont un père, un frère, un époux

regarderoit comme un mortel outrage qu'on accusât sa fille, sa femme ou sa sœur, de manquer ; cette vertu qui pour elles est une vertu d'état, d'instinct, dont la raison et la nature toutes seules leur imposent l'obligation, ainsi l'ont pensé les Païens eux-mêmes, qu'elle doit leur être sacrée sous l'Évangile, loi de sainteté, dont la morale divine élève la femme à la pureté de l'ange !

Comment donc supporter la pensée qu'on ait vu, qu'on voie encore parmi nous, quoique en plus petit nombre, des femmes, des épouses, des vierges chrétiennes porter l'enseigne de l'immodestie ; qu'on voie des mères, des mères qui de toutes leurs forces devroient préserver l'innocence de leurs filles ! ne pas craindre de leur permettre en certaines occasions de braver la décence, les encourager, leur enseigner à le faire !

Eh quoi ! ces mères imprudentes se figurent-elles qu'un si étrange abus soit sans conséquence ? Oui, le croirait-on ? Voilà ce qu'elles allèguent pour excuse.

Sans conséquence ! Mais si l'on détruit chez de jeunes personnes cet heureux instinct de décence, barrière naturelle dont les entoura la Providence ; si elles apprennent à violer dans leurs habits ces lois du Seigneur, qu'on ne peut trans-

gresser dans un point sans en affaiblir l'autorité sur tous, quelle défense leur restera-t-il? N'est-ce pas se ravir à soi-même le plus sûr garant de leur vertu?

Et quelle opinion peut-on se former de celles qui s'oublient jusque-là? Quel contraste entre leurs vêtemens et les dispositions qu'on doit supposer dans leur âme! L'imagination peut-elle se faire à ce contraste et concilier de tels objets? Est-il naturel, est-il possible de se figurer un cœur chaste, une pudeur craintive chez celle qu'on ne peut regarder sans baisser les yeux?

Mais encore quelle impression pensent elles faire sur ceux qui les approchent? Ah! sans doute elles n'en ont pas la moindre idée. Quelle que soit leur légèreté, leur inconséquence, elles frémiroient, elles auroient le cœur brisé si elles savoyent comment s'en entretiennent les hommes qui les entourent; combien elles choquent les regards des adolescens qui entrent dans le monde; quels propos leurs propres domestiques tiennent à ce sujet.....

Pardonne, grand Dieu, si dans cette chaire de pureté je tiens un pareil langage. Hélas! c'est la douleur de tes ministres que ce langage soit nécessaire, et qu'il ait fallu l'adresser à celles qui n'auroient dû jamais avoir besoin de l'entendre.

Ne sait-on pas enfin que ces modes insensées, meurtrières du corps aussi bien que de l'âme, flétrissent la jeunesse dans sa fleur; qu'elles ont creusé plus d'un tombeau dans le printemps de la vie? Car c'est ainsi que la nature punit ceux qui s'éloignent d'elle, et violent ses saintes lois.

Quel motif, quelle illusion peut égarer celles dont je parle? Est-ce le désir de paroître avec plus d'avantage? Est-ce la crainte de passer pour singulières, en ne faisant pas ce que les autres font? J'ose à peine répéter cette excuse si puissante et si ridicule.

Quoi donc! c'est ce désir frivole, cette crainte puérile qui l'emporte sur les devoirs les plus saints! C'est à ce désir frivole, à cette crainte puérile que de jeunes personnes, élevées dans la foi de Jésus, sacrifient la pudeur et la piété! C'est par de telles considérations que des mères compromettent les intérêts les plus sacrés, l'âme de leurs filles, cette âme qui leur fut confiée, et dont elles répondront devant le Souverain Juge!

Mais je veux pour un instant me prêter à leur foiblesse. Quel étrange moyen pour se montrer avec avantage, de se vêtir de façon à blesser les regards, à repousser le cœur d'un homme délicat!

Elles craignent de paroître singulières ! Eh ! n'est-il pas facile de s'entendre avec quelques mères vertueuses, comme il en est plusieurs, qui seront charmées d'être soutenues par elles et de les soutenir à leur tour ? Pour réformer nos mœurs sur ce point, faudroit-il autre chose que cette heureuse association formée par deux ou trois de celles que le monde considère, que distinguent les avantages du rang, de la fortune ou des agrémens personnels ?

Elles craignent de paroître singulières ! Mais non ; que l'on ne cherche point d'excuse à ce qui n'en peut souffrir aucune. Quelque méprisable que soit cette crainte, elle est aujourd'hui sans fondement. La vertu, la pudeur, grâce au ciel, reprennent parmi nous leurs droits. Peut-être en ces jours affreux d'égarement, où tous les principes étoient ébranlés, où parvenoient jusqu'à nous des modes licencieuses, où l'usage et l'exemple entraînoient les esprits, peut-être alors falloit-il quelque force dans l'âme pour se séparer de la multitude, et se distinguer par la réserve et la pudeur : alors même cependant la femme qui sur un tel objet se laissoit tyranniser par la crainte du ridicule, quelle vertu pouvoit-elle se promettre de conserver ? Mais aujourd'hui que les esprits ont reçu une direc-

tion nouvelle et toute opposée ; aujourd'hui que nous sommes rendus à nous-mêmes , et que nous voyons la morale et la religion reprendre leur empire , la femme qui ne craindrait pas de prolonger ou plutôt de rappeler ces désordres , donneroit un scandale mille fois plus révoltant , et dont rien ne couvrirait plus l'indécence. Celle au contraire qui respectera la pudeur , est sûre d'être applaudie : elle aura l'honneur de faire un peu plus tôt par piété , par vertu , ce qu'elle feroit plus tard par un servile instinct d'imitation.

II. Ce ne seroit pas assez pour une femme chrétienne de ne pas manquer à la pudeur. *Qu'elles se parent avec modestie*, dit encore St. Paul , *sans or , sans perles , sans habits somptueux.*

On peut croire que de son temps ces ornemens étoient réservés à celles qui vivoient dans les palais des Grands , ou servoient à distinguer les femmes de mauvaises mœurs. Ce qu'on envisage comme objet de luxe dans un siècle , peut ne l'être point dans un autre , je le sais ; aussi je me borne à conclure des paroles de l'Apôtre , que les femmes doivent garder dans leurs vêtemens cette simplicité qui , loin de chercher à paroître , évite et craint l'éclat.

Cette aimable simplicité n'est point ennemie de la grâce; elle est même bien plus favorable aux avantages naturels, sur lesquels elle permet à l'attention de se porter, tandis que la magnificence et le luxe l'appellent tout entière. Voilà ce que sentoient jadis un grand peintre qui, voyant une statue chargée d'ornemens, dit à l'artiste dont elle étoit l'ouvrage: « Ne pouvant la faire « belle, tu l'as faite riche. »

Cette simplicité sied à la femme; elle s'accorde avec la douce timidité de son caractère. Elle est essentielle à la religion; elle est comprise dans le vœu du baptême: jadis en entrant dans l'Eglise, les catéchumènes promettoient formellement *de renoncer au monde, à ses pompes, à ses vanités*. La religion n'a point changé. Elle est pour nous ce qu'elle étoit pour eux. Aujourd'hui, comme autrefois, l'Écriture nous dit: *Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui* (1). Aujourd'hui, comme autrefois, *l'orgueil de la vie ne vient point du Père, mais du monde*. Aujourd'hui, comme autrefois, la simplicité est inséparable des vertus évangéliques, des vertus fondamentales de la religion. Elle est surtout liée aux grands devoirs

(1) 1 Jean II, 15. 16.

de la charité ; seule elle conserve le désir et fournit les moyens de remplir ces devoirs.

Au sein même de l'opulence , celle qui se regarde comme l'économe de la Providence envers les malheureux , celle qui met son bonheur à soulager Jésus dans la personne du pauvre souffrant , celle dont le cœur aspire à entendre un jour ce Sauveur adorable lui dire : *J'avois faim et vous m'avez donné à manger* (1), celle-là ne trouvera pas de l'or pour une vaine parure. En songeant au nombre des indigens privés d'alimens et d'habits, ses ressources lui sembleront toujours trop bornées. Possédât-elle même des trésors inépuisables, elle craindrait encore d'offrir un dangereux modèle, d'introduire dans sa patrie des usages ruineux ; d'exciter une pernicieuse émulation, et de faire plus de mal par son exemple, qu'elle ne sauroit faire de bien par ses largesses.

Mais si les plus riches doivent s'interdire le luxe dans les vêtemens ; s'il est blâmable même chez elles, que sera-t-il donc pour celles dont la fortune est plus étroite, ou même qui sont près de l'indigence ? Elles ne peuvent se soutenir que par le goût du travail, l'amour d'un devoir sévère

(1) Matt. XXV, 35.

L'honorable ambition de se passer de secours étrangers. Que deviendront-elles si la fureur de briller s'empare de leur âme? Cette fureur insensée absorbera tous les autres soins; elle effacera tous les autres sentimens; elle l'emportera sur les intérêts les plus chers et les devoirs les plus sacrés: alors tout est négligé; tout cède à l'attrait du plaisir et de la vanité.

Une épouse, une mère dissipe en objets de luxe ce que son mari gagne à la sueur de son front. Vainement il se fatigue, il s'épuise pour assurer la subsistance de sa famille; tout se perd, tout s'écoule par cette plaie secrète. Celle qui devroit le seconder, et par une industrieuse économie faire valoir ce qu'il remet dans ses mains, paralyse tous ses efforts; elle compromet son crédit, détruit son repos, prépare la ruine de ceux qu'elle a mis au monde, et dont les pleurs l'appellent en vain tandis qu'elle court dans les fêtes. Elle devient le fléau d'une maison où sa tâche, sa noble tâche étoit d'exercer une influence bienfaisante comme celle de la Providence.

Une jeune personne consume son temps, ses forces, sa santé, ses veilles pour se procurer des ajustemens. Le fruit de son travail n'est plus une offrande à la piété filiale. Non; elle ne con-

noît plus le bonheur de soulager ses parens ; elle n'en a plus le moyen : tandis qu'elle va peut-être en des lieux funestes à son innocence étaler sa coupable parure , son cœur s'endurcit contre l'idée d'un père , d'une mère abandonnés et souffrants. Sa vue appelle la séduction contre laquelle elle demeure sans défense : au premier regard jetés sur elle , l'homme qui veut la perdre sait quel appât il doit employer.

Voyez cette autre infortunée dont la vanité corrompra bientôt le cœur. En déposant les humbles habits de son hameau , elle en a déposé l'innocence , la candeur , la piété. Quel dédommagement trouvera-t-elle pour tant de pertes ? Un éclat qui ne lui convient point , qui ne manquera pas d'exciter l'envie , d'éveiller la malignité , d'éclairer la médisance ou de prêter des armes à la calomnie , d'inspirer contre elle , aux personnes même les plus charitables , de fâcheuses préventions ; qui fera craindre à des maîtres vertueux de lui donner entrée dans leur maison , éloignera l'honnête homme d'une condition assortie , qui auroit pu la rendre heureuse en unissant son sort au sien.

O combien de crimes et de malheurs l'amour de la simplicité peut prévenir ! Simplicité précieuse ! Gardienne de la paix , du repos , du bon-

heur domestique ! Elle préserve tous les sentimens honnêtes, s'allie à toutes les vertus : elle dispose à priser, à rechercher avant tout cette autre parure dont parle l'apôtre, cette parure des bonnes œuvres que l'Écriture appelle *le vêtement du salut, la couronne de gloire, la robe de nocce* qui nous ouvrira l'entrée du royaume céleste, *l'huile salutaire* sans laquelle à l'arrivée de l'Époux nos lampes s'éteindraient dans d'affreuses ténèbres. *Que leur parure consiste en bonnes œuvres. Qu'elle ne soit pas au-dehors, dit aussi Saint Pierre, mais dans les dispositions intérieures, la pureté incorruptible d'un esprit doux et paisible, lequel est d'un grand prix devant Dieu ; car c'est ainsi que se paraient autrefois les saintes femmes qui espéraient en Dieu* (1).

III. Eh ! comment, M. F., un être intelligent ne s'occuperait-il que d'orner ce corps de terre, ce corps de boue, qui se flétrit si vite, et va bientôt rentrer dans la poudre d'où il fut tiré ? Quoi ! ne faut-il pas s'attacher de préférence à parer cette âme immortelle, cette âme qui seule est nous, dont le corps n'est que le vêtement ;

(1) Es. LXI, 10. LXII, 5. Matt. XXII, 12. XXV, 4. 1 Pierre III, 3. 4.

cette âme faite à l'image de Dieu, rachetée par le sang du grand Rédempteur ? Ne faut-il pas l'enrichir de vertus ? N'est-ce pas l'expression de ces vertus, dont s'embellit le visage, qui lui donne un attrait irrésistible et le pouvoir d'agir sur le cœur ?

Voilà ma parure., disoit une illustre païenne en montrant ses deux fils : l'histoire nous a conservé ce mot touchant. La parure d'une femme chrétienne est plus noble encore : ce ne sont pas seulement les qualités d'une mère qui la composent ; c'est la pureté, la douceur, la modestie, la charité ; c'est l'assemblage entier des vertus.

Telle est sans doute la pensée de l'Apôtre ; mais je crois découvrir dans ses paroles un sens plus particulier. Il a principalement en vue les saints devoirs de la bienfaisance, ces œuvres de charité qui conviennent si bien aux femmes. *Qu'elles soient parées de bonnes œuvres.* Il veut leur faire comprendre quelle élévation, quels charmes ces œuvres peuvent donner à leur sexe. Formé pour la compassion et la bonté, il reçut du Créateur une pitié plus douce que celle de l'homme, une sollicitude plus active et plus tendre, l'art des soins consolateurs, des ménagemens délicats : il fut destiné par la Providence à servir d'instrument aux miséricordes du ciel auprès des infortunés.

Qu'elle est touchante, qu'elle est belle la mère de famille qui, après avoir pourvu aux besoins de sa maison, *ouvre sa main*, comme la femme forte, *pour nourrir l'indigent* (1), ou qui, semblable à Dorcas (2), se plaît à vêtir les membres souffrants de l'Eglise, et ne peut être malade sans faire couler leurs larmes, sans les faire trembler pour des jours si précieux !

Qu'elle est touchante, qu'elle est belle la jeune personne qui dirige en secret ses pas dans l'asile de la misère, y va faire entendre les paroles de la religion, porter des secours pour le corps et pour l'âme, soulager l'affligé, soigner le malade qui s'écrie en la voyant : *Le Seigneur a envoyé un de ses anges près de moi* (3). Heureux le peuple au milieu duquel elle s'élève, au milieu duquel elle doit vivre !

Tandis que la femme vaine, existant pour elle seule, dessèche son âme, l'ouvre aux passions coupables, donne un exemple fatal à sa famille, à son pays, fait germer autour d'elle les semences funestes du désordre physique et moral, des malheurs du temps et de l'éternité ; la femme chrétienne, parée de bonnes œuvres, remplit sa

(1) Prov. XXXI, 20.

(2) Act. IX, 39.

(3) Act. XII, 11.

noble tâche, et travaille chaque jour à l'œuvre du Seigneur. Elle répand dans sa maison, dans l'église, le parfum salutaire des vertus. *Elle va de lieu en lieu*, comme son divin Maître, *pour faire du bien* (1). Elle arrête le murmure ; elle le change en bénédictions sur les lèvres de celui qui alloit s'abandonner au désespoir. Sa bienfaisance forme un lien sacré de patronage entre le pauvre et le riche, corrige, suivant l'intention du Seigneur, l'inégale distribution des biens, et rapproche les classes opposées. L'attrait de son exemple se fait sentir au libertin, à l'incrédule lui-même, et les rappelle à la foi, la leur fait respecter du moins. Elle ramène ou relie sur sa patrie les gratuités et la protection du Très-Haut.

M. C. F., quelque relâchées que soient nos mœurs, ces tableaux ne sont point sans modèle, Il est parmi nous de telles personnes ; il en est plusieurs. Nous savons encore les honorer et les chérir. Dites-le-nous, chrétiens, ne sont-elles pas ornées de leurs vertus, et la simplicité qui les distingue, même dans une condition opulente, ne leur donne-t-elle pas à vos yeux plus d'éclat ? Ne dites-vous pas souvent que c'est

(1) Act. X, 38.

pour donner davantage, et fournir avec plus d'abondance aux besoins des malheureux, qu'elles retranchent sur elles-mêmes et sur leurs propres besoins? Comment l'admiration, l'intérêt qu'elles excitent, ce concert de bénédictions qui s'élève au ciel en leur faveur, ne fait-il pas comprendre à toutes celles de leur sexe, quelle est leur véritable gloire, quel est leur plus bel ornement? *La grâce trompe; la beauté s'évanouit; mais la femme qui craint le Seigneur sera louée* (1).

Femmes chrétiennes, chez lesquelles j'aime à opposer une âme sensible et religieuse, c'est ainsi que vous avez promis de vivre; et votre cœur vous dit que c'est ainsi qu'il convient de vivre à celles qui font profession de servir Dieu.

Vous l'avez faite, cette belle profession, lorsque vous êtes entrées dans son église. Vous la renouvez toutes les fois que vous approchez de sa table; vous la faites en entrant dans ses parvis. Oui, dans ce temple qu'il remplit de sa présence, où vous venez entendre ses promesses et les leçons du monde à venir, vous faites profession de mépriser tout ce qui passe. Vous faites profession d'aimer, de craindre, de servir le Dieu

(1) Prov. XXXI, 30.

de l'Évangile, et non le monde son ennemi. Vous faites profession d'adorer et de suivre un Sauveur qui s'est humilié; un Sauveur qui n'a vécu que pour faire du bien aux hommes; un Sauveur que la charité fit monter sur la croix. Voilà les grandes pensées, les nobles images qui font disparaître les fantômes de la vanité. Plaire à ce divin Rédempteur, l'imiter, voilà le noble désir, la noble passion qui doit faire mourir les goûts d'un luxe puérole.

Je ne joindrai point d'instances à de tels motifs : j'ajouterai seulement que les circonstances publiques vous offrent un nouveau motif à suivre l'exhortation de l'Apôtre, vous promettent une récompense nouvelle si vous remplissez ce devoir. Par-là vous rendrez un service essentiel au lieu de votre naissance, à la société dont vous êtes membres. Tous les siècles ont vu des femmes généreuses, dans les dangers de leurs pays, sacrifier sans regret leurs plus riches bijoux, fières de contribuer pour quelque chose à sa délivrance. Cette cité qui vous est chère, n'est plus menacée par le fer et le feu; mais elle peut trouver sa perte dans le luxe et la corruption qu'il amène. C'est à vous, peut-être, qu'appartient la gloire de l'en préserver. Vous pouvez pour elle à cet égard plus que les magistrats et les

lois , non-seulement par votre exemple personnel , mais par l'influence puissante que vous exercez dans la vie domestique.

Mères , accoutûmez de bonne heure vos enfans à la simplicité , à la bienfaisance chrétienne qui s'allient si bien ensemble. Accoutûmez-les à prélever sur leurs amusemens , à prendre même sur leurs besoins pour soulager le malheureux , et faites-leur regarder ce plaisir comme le plus grand de ceux que l'or peut procurer ; faites-leur en savourer les délices. Attachez-vous à donner à leur jeune cœur la compassion , la bonté , la tendresse évangélique ; à leur jugement , ce caractère solide et vrai qui n'apprécie les choses que d'après leur valeur réelle. Qu'ils ne connoissent jamais et , s'il se peut , qu'ils ne comprennent pas même les besoins de la vanité. Loin d'imiter ces mères imprudentes qui développent des prétentions dangereuses , allument des passions fatales dans le cœur de leurs filles , préparent leur malheur et peut-être leur honte , en leur donnant de fausses idées sur ce qui peut les distinguer , apprenez aux vôtres à ne s'honorer que des qualités qui les relèvent devant le Seigneur.

Veillez aussi sur celles qui vous servent. La Providence les a placées sous votre garde. La re-

ligion vous enseigne à les regarder comme vos enfans. Hélas ! combien de personnes inconsidérées, pour satisfaire une vanité puérole, ne craignent pas d'exposer la moralité de leurs domestiques, de leur permettre un costume au-dessus de leur état, de l'exiger même ! Vous au contraire maintenez-les à la place qui leur convient. Songez que si elles se perdoient par votre faute, leur âme vous seroit redemandée au grand jour des rétributions.

Jeunes personnes, qui faites l'espoir de la patrie, j'aime à reconnoître que la piété, la charité sont en honneur parmi vous. Vous formez, je n'en doute point, le projet de résister à ce désir insensé de briller, qui détruiroit chez vous ces vertus, qui vous ôteroit vos avantages les plus précieux ; mais à votre âge l'esprit est foible, léger ; on se laisse aisément séduire par les yeux, entraîner par l'exemple. Voulez-vous vous mettre en garde contre vous-mêmes ? Voulez-vous être fidèles aux résolutions que vous prenez à cette heure ? Voulez-vous les fixer dans votre âme, les rendre efficaces ? En demandant *la sagesse à CELUI qui la donne à tous libéralement* (1), sachez vous aider vous-mêmes et vous

(1) Jaq, 1, 5,

ménager des appuis. Sachez vous concerter avec vos compagnes : formez avec celles dont l'âme est plus noble , plus sensible à la piété , une ligue honorable en faveur de la simplicité. Ne craignez point dans vos réunions d'élever la voix pour sa cause. Faites plus encore ; liez-vous par des promesses entre les mains du pasteur qui vous introduisit dans l'église , de votre père spirituel. Donnez-lui cette joie ; prenez avec lui l'engagement de respecter toujours dans vos habits la pudeur et la modestie. Demandez-lui ses directions pour faire de votre superflu un emploi plus utile et mille fois plus doux que les dépenses de la vanité.

Mais ce n'est pas aux femmes seulement que je dois m'adresser pour combattre les progrès du luxe. Cette tâche nous regarde tous.

Chefs de famille , soyez jaloux de faire régner la simplicité dans vos demeures ; et songez que pour être obéi sans murmure , il faut donner l'exemple ; il faut se défendre soi-même des fantaisies du luxe qu'on veut réprimer chez autrui. Il est aussi un art de faire aimer la soumission : il faut joindre la raison , la douceur , la persuasion à l'autorité. Cette autorité toute seule n'a d'autre fruit qu'une crainte passagère ; loin de changer

le cœur , elle fait désirer avec plus de passion ce qu'elle interdit.

Epoux , ne vous laissez point égarer par une fausse tendresse , par un vain amour-propre. Gardez-vous de parer comme une idole la compagne que vous avez choisie , et de la rendre ainsi , peut-être , moins digne d'être aimée. Chérissez , conservez en elle avec soin des dons plus précieux que tous les avantages extérieurs , la bonté , la pureté d'une âme incorruptible , les vertus d'une chrétienne.

Jeunes gens , je ne vous dirai pas combien le luxe des habits seroit chez vous ridicule et méprisable , mais ce seroit trop peu de l'éviter. On vous entend le condamner chez les femmes : quelques-uns même s'en font une excuse pour demeurer dans le célibat : les plus légers d'entre vous , au fond du cœur , ne pensent pas autrement que l'Apôtre sur le point que nous avons traité. Eh bien ! montrez votre opinion avec la franchise qui sied à l'honnête homme. Au lieu d'abuser par un encens perfide celles que vous jugez quelquefois dans leur absence avec tant de rigueur , éclairez leur jugement ; réservez vos hommages comme votre estime , à celles qu'embellissent les vertus.

C'est par cette réunion de nos soins et de nos

efforts , M. C. F. , que nous pourrons produire un bien réel , sensible , un grand bien , une réforme dans nos mœurs nationales.

Chrétiens , laissez-moi la douce espérance d'avoir été l'instrument du Seigneur pour vous faire entendre la voix de la religion et de la patrie. Cette voix ne vous a jamais trouvés sourds : aujourd'hui , je veux le penser , elle a fait quelque impression sur vous.

Ah ! Dieu veuille que dès ce moment vous lui promettiez dans son temple , de renoncer aux plaisirs trompeurs du luxe , de saisir toujours l'occasion de mettre à leur place les délicieuses jouissances de la charité. Dieu veuille que désormais nous lui présentions à la fois le sacrifice des passions qu'il condamne , et l'offrande à laquelle *il prend plaisir* (1). Amen.

(1) Hébr. XIII, 16.